

À Montréal, nous avons tout oublié du sida. Pourtant, des milliers de personnes en sont mortes dans les ailes des hôpitaux où on les avait isolées des autres patient.e.s, mais à l'exception des initiatives menées avec peu de moyens dans la communauté LGBTQIA2+, quelques rubans accrochés sur un arbre près du métro et vite envolés, nous n'avons rien fait collectivement pour nous souvenir d'elles. Par le sida, à Montréal, une sorte de grand ménage a été fait. Des personnes, pour la plupart marginalisées, sont mortes massivement par là même où elles avaient honte et, devant elles, la majorité a encore une fois a failli. Le gouvernement a failli. Les universités ont failli. L'Histoire a failli. L'art et la littérature aussi ont failli, car du sida à Montréal, il n'est à peu près pas question au sein des productions culturelles. Pour des raisons qui ne sont pas tout à fait claires, le sida a longtemps été la proie du silence, victime de ce qu'Élisabeth Lebovici nomme « une épidémie de la représentation ». Une sorte d'interdit social pesait sur cette maladie plus que sur toute autre. C'était là la chose fermée, la chose à ne surtout pas ouvrir.

En 2020, j'ai voulu confronter ce silence. Je me suis lancé dans un reportage au long cours sur le sida à Montréal en croyant que personne dans mon entourage n'avait été affecté par cette pandémie. Je finirais rapidement par découvrir que presque tous les adultes qui m'entouraient avaient au contraire connu de près ou de loin une personne qui en était morte, mais qu'aucun d'eux ne m'en avait jamais parlé, que du sida on ne parlait pas.

En 2020, moi, qui suis séronégatif, qui ne connaissais du VIH que le peu qu'on avait bien voulu m'en dire, je suis allé ouvrir la boîte de pandore du sida comme un innocent, espérant y trouver deux ou trois choses pour nourrir la page, vide, de mon texte. Et voilà que trois ans plus tard, au moment d'écrire ces lignes, je n'arrive plus à en refermer le couvercle. Les archives des défunt.e.s n'en finissent plus de lancer sur moi leurs photographies, leurs poèmes inédits, leurs journaux intimes. Les noms d'artistes montréalais.e.s décédé.e.s du sida n'en finissent plus de se démultiplier dans mon carnet, devenu leur seul registre, et les voix des endeuillé.e.s de rejouer en moi, à mesure que je réécoute les captations sonores de nos entretiens. Et voilà que d'autres voix encore demandent à me parler pour livrer leur témoignage, dans un déferlement dont je ne verrai sans doute jamais la fin.

J'ai brisé la glace et le courant m'a emporté.

\*

Les personnes que j'ai interrogées dans le cadre de mon reportage m'ont presque toutes parlé de cette destruction des archives des personnes mortes du sida qui s'opérait par les familles, derrière des portes closes. Elles m'ont dit que, dans bien des cas, toutes traces de l'orientation sexuelle des défunts avaient été effacées et qu'il ne restait rien de leur véritable vie, rien d'autre que le récit qu'elles m'en racontaient.

Un jour, j'ai ressenti le besoin de « toucher » quelque chose du sida à Montréal, comme si, à force d'entendre ces histoires effacées, j'avais peu à peu fait mon nid dans l'effacement des autres. Je cherchais une trace à tenir entre mes mains pour me ramener vers le tangible, vers le rivage, ne surtout pas laisser la glace se reformer entre le monde et moi.

Comme souvent dans ma vie, c'est vers les archives que je me suis tourné. En juillet 2021, je me suis rendu pour la première fois aux Archives gaies du Québec, à Montréal. J'ai dépouillé des boîtes qui contiennent les documents

de personnes décédées du sida, dont quelques artistes. La plupart d'entre eux sont morts avant même d'avoir eu le temps d'accomplir ce qu'ils auraient aimé faire et, dans certains cas, leurs archives s'offrent comme une dictée, trouée, d'une oeuvre à venir et qui ne viendra jamais.

Un jour, en septembre 2021, alors que je m'apprête à ranger mes choses, l'archiviste m'annonce avoir trouvé les boîtes d'un autre artiste, des boîtes qui auraient fait l'objet d'un dépôt avant la pandémie de covid, mais qui n'auraient pas eu le temps d'être traitées en raison de la fermeture précipitée du centre. Nous les ouvrons. Nous y découvrons, tels que disposés par les ayants droit, des photographies, des dizaines de planches contacts, des poèmes, des piles de cv, une grosse chaîne métallique, la deuxième édition du AIDS control Diet de Mark Konlee, un livre d'artiste, des journaux intimes. Devant nous s'étaient les archives du photographe et artiste Guy Fréchette, qui jusqu'à la fin de sa vie tentait d'écrire son premier recueil de poésie, du moins si l'on se fie aux dizaines de poèmes qu'il a retranscrits à la machine et retravaillés. Il mourra vraisemblablement avant d'y arriver et, ce jour-là, devant tout ce matériel non trié, nous avons un peu l'impression de fouiller dans les tiroirs de sa commode.

Quelques jours plus tard, quand je reviens lire les poèmes de Fréchette, deux artistes françaises en résidence sont installées dans la salle du fond, avec quelques-unes des boîtes dont elles découvrent elles aussi le contenu, fascinées. Venues au Québec pour explorer les archives LGBTQIA2+ afin de monter une exposition, Laura Bottereau & Marine Fiquet déballent les poèmes, contemplent les photos, déposent les diapositives sur un écran lumineux, pour en faire ressortir les images. J'ai l'impression qu'elles sont descendues dans la chambre mortuaire de Fréchette pour mener un travail d'embaumement, que par cette exposition qu'elles préparent, elles apposent un masque mortuaire sur les archives du défunt afin d'en conserver la forme fidèle.

Soudain, par le soin qu'elles procurent aux archives, par l'onction qu'elles leur donnent, Marine & Laura ne m'apparaissent pas si différentes de ces proches de personnes décédées, de ces figures du *care* que j'interroge depuis le début de mon projet. Un après-midi, je les rejoins dans la petite salle du fond où elles se sont installées, et nous discutons tandis que l'une des boîtes est posée entre nous sur la table. « C'est quand même fou, me dit Laura, que presque toute ta vie se retrouve dans une boîte et c'est ce qui reste. C'est quand même un objet pour conserver des choses, mais ça reste... une boîte. » Ce jour-là, nous regardons cette pauvre boîte de carton sur la table et on dirait que chacun.e de nous ressent le besoin de la métaphoriser. Pour Marine, la boîte est le lieu d'un désordre qui rend possibles, me dit-elle, « les hasards de papiers froissés, de transparences et d'associations qui gardent une sensibilité ». Pour Laura, « la boîte, c'est comme un cadre. On peut trouver trois éléments dans une boîte et imaginer plein d'autres choses qui n'y sont pas. » Ce jour-là, je leur confie une image dont j'ai un peu honte : toutes ces boîtes alignées sur les étagères, elles me font penser à des urnes et, leur contenu, à des cendres. « Après tout, dit Laura, cet objet-là, c'est peut-être pour nous un objet de fiction. »

\*

Un après-midi, Bottereau & Fiquet découvrent « Pour Jean », daté d'avril 1979. Dans ce poème, Fréchette s'adresse à son amant, qui au cours d'une nuit lui refuse des caresses. Le texte s'achève avec cette strophe : « Sur nos deux corps / sans joie / je remonte le drap / comme un linceul. » Or, le réel se chargera d'inverser les rôles, de déjouer la prémonition du poème, car c'est Guy qui mourra du sida en 1996 et non Jean. C'est Jean qui couvrira Guy d'un linceul, qui recueillera ses liasses de papiers et de photos afin de les déposer aux Archives gaies du Québec, tout en maintenant l'embargo sur les caresses, c'est-à-dire en nous confisquant une « enveloppe interdite », qui contiendrait des photos de nudité, dont certaines que je découvre tout de même dans d'autres

boîtes où elles ont été jetées par inadvertance. On y voit des hommes posant nu ou faisant des fellations, Fréchette lui-même en train de se masturber, un homme qui ne porte que des bottes de cuir et qui marche à quatre pattes avec une laisse autour du cou, un jeune homme couché sur le dos, les jambes en l'air et qui écarte ses fesses de ses deux mains afin de montrer son anus entouré de poils noirs à la caméra en riant, lors de ce qui semble n'être qu'un pique-nique entre amis, au bord d'une rivière. Sur l'une de ces photos, qui continuerait longtemps de m'habiter, on peut voir l'homme à la laisse sans sa laisse. Il est complètement nu. Penché vers l'avant, il s'enfonce le canon d'un pistolet entre les fesses et s'apprête à appuyer sur la détente.

\*

Un soir, au parc Laurier, où nous nous donnons rendez-vous, nous nous avouons que ce qui nous bouleverse, avec les archives de Fréchette, c'est peut-être le sentiment d'être arrivé au même point que lui dans nos vies, que notre parcours pourrait, comme le sien, s'arrêter maintenant, à l'instant où quelque chose s'apprêtait à démarrer. Nous évoquons les piles de cv que Fréchette s'apprêtait à aller distribuer, les soumissions de projet, toutes les traces de démarchage que le fonds conserve.

Le 12 octobre, au parc Laurier, où nous avons pique-niqué, nous nous sommes dit au revoir, sans savoir si nous nous reverrions. Par la suite, Bottereau & Fiquet sont rentrées en France, et je suis resté seul avec les boîtes des morts, à lire leurs poèmes et leurs journaux. De leur côté, Bottereau & Fiquet ont continué de travailler à leur projet. Un jour, sur Zoom, depuis Nantes où elles habitent, elles me parlent de leur exposition sur Fréchette comme d'un hommage à une fleur fantôme, une fleur transparente qui, comme les archives, s'obscurcit aussitôt qu'on la prélève. Leur souhait, me disent-elles, est de laisser presque toute la place aux oeuvres de Fréchette et de n'être « que des virgules dans l'exposition ». Depuis, quand nous nous parlons sur Zoom, il arrive que nous ayons le même fantôme dans la voix.

\*

Quand je lis ses journaux d'un bout à l'autre, j'ai le sentiment que la maladie encercle peu à peu Guy Fréchette, qu'elle resserre son étau sur lui. Lorsqu'il apprend qu'il est séropositif, le 9 octobre 1990, un an après avoir appris que son amant l'était, le diagnostic vient troubler la mesure du temps, comme en témoigne la datation du journal. Alors qu'il rédige ses carnets depuis des années, ce jour-là, Fréchette inscrit « Jour 1 » sur la page, comme si le VIH démarrait un compteur, que par lui le temps recommençait à zéro. Le photographe vient d'avoir 37 ans. Il lui reste un peu moins de six ans à vivre.

Son journal cesse en 1993, moins de trois ans avant sa mort, alors qu'il est plus malade que jamais. Le 10 juin, même s'il note que « les T4 ont remonté le mois dernier de 76 à 134 », sa pneumonie revient l'éprouver, sans compter les plaques rouges qui déferlent sur son corps. Alors qu'il est depuis 22h aux urgences du Royal Victoria, il rédige une phrase en majuscule, d'un trait tremblant : « DANS LA VIE, TOUT NE MARCHE PAS COMME ON LE VEUT, RIEN NE MARCHE COMME ON LE VEUT, JE ME SUIS DIT longtemps que si j'étais malade, j'écrirais un journal (comme [une] tendance à tout idéaliser)! Cependant, j'ai une intraveineuse dans la main droite et je suis droitier! »

Le 25 août, il s'arrache trois ongles d'orteil : « ai tiré fort et ils sont venus à moi [...] – je les ai conservés – le petit orteil gauche, le 3e gauche et le gros orteil droit – cela fait drôle et pas mal, d'avoir un trou à la place de l'ongle. » Le 9 septembre, à 23h, il est dans son lit et il entend des dizaines de voix « qui ont vécu, se sont aimées, sont mortes devant ses murs, ces murs comme une enceinte me transcriptant ». Par la suite, il livre le premier jet d'un poème et le carnet se termine alors que des dizaines et des dizaines de pages demeurent inentamées. Puis, contre toute attente, quelques

semaines plus tard, il semble revenir d'entre les morts, sort de son lit, entreprend un séjour de création dans les Rocheuses, entame un nouveau carnet qu'il abandonnera peu après et dans lequel il note, le 2 novembre 1993 : « Je suis en rémission ». Il meurt deux ans plus tard.

\*

Depuis bientôt deux ans maintenant, je me rends aux Archives comme dans un columbarium, l'image dont j'ai honte. Je mets des gants blancs. J'ouvre les boîtes, ces urnes rangées sur les étagères, mes « objets de fiction ». J'en étale les cendres sur les tables. Voilà qu'il me faudrait y lire le passé, l'interpréter comme les cartes d'un tarot, l'assembler en un squelette peut-être. J'observe les photos des morts, je lis très attentivement leurs journaux et leurs lettres, je fais moi aussi apparaître leurs planches contacts et leurs diapositives sur les écrans lumineux, comme si je passais leur vie entière aux rayons X pour y détecter ce mal étrange qui allait tous les emporter les uns après les autres.

En vérité, ces jours-là, quand je scrute les visages des morts, c'est comme si j'étais pétrifié par l'oubli qui semble déjà planer, sur les photos, comme une obole à l'arrière de leurs têtes. Passé un certain point, quand toute la lumière de l'écran les fait apparaître par contraste, c'est comme si je n'arrive plus à les lire, que quelque chose de moi les aveugle, les laisse sans adresse. Il y a toujours ce quelque chose d'eux qui se perd devant moi, refuse de faire un autre pas vers l'avant, recule dans l'ombre d'où mon regard les tire.

J'ai beau chercher à fixer l'image droit dans les yeux, l'image détourne chaque fois le regard. Ces jeunes hommes, je n'arrive pas à les voir entrer dans la décennie 1990. Je vois la dernière fête, le dernier amant, la dernière nuit de débauche passée dans un sauna. Mais je ne les vois pas, eux, comme s'ils étaient passés, invisibles, spectraux, dans la nouvelle décennie. Sur les photos prépandémiques, il y a quelque chose d'eux qui semble être demeuré très loin derrière, avec leurs espoirs et leurs rêves, à jamais liés aux années 1980. Ce serait quelque chose qui ne peut plus avancer que ces vies-là. Ce serait des vies stoppées en plein vol, que par la suite le réel n'a pas prises, n'a pas pu prendre, ne pourra plus jamais prendre. Mon regard bute sur les négatifs jamais développés, les journaux intimes qui s'arrêtent brusquement d'une main tremblotante, quelques années avant le décès de ceux qui les écrivent. On dirait que le reste de leur histoire se dérobe, qu'elle se joue hors champ. Sur les diapositives, leur regard me traverse sans même me voir.

Alex Noël, 2023

---

Alex Noël est écrivain et professeur de littérature québécoise à l'Université de Montréal. Ses recherches portent sur la représentation de la négativité dans le roman moderne québécois, ainsi que sur la mémoire queer. Il a publié différents textes de création, principalement des poèmes et des reportages littéraires. En 2016, il a remporté le Premier prix du jeune écrivain de langue française pour une nouvelle intitulée « La vie est une chose minuscule », parue chez Buchet Chastel.